

Quelques-uns de nos milieux littéraires

Taha Hussein

al-Musawwar, 9 mai 1947

Ce propos ne sera pas exhaustif, car il ne peut l'être, ni même en approcher, puisque l'Égypte compte des milieux littéraires divers que je n'ai jamais eu l'occasion de connaître, ni de fréquenter.

Et l'Égypte compte des milieux littéraires dont je n'ai saisi que des bribes de propos, sans rien apprendre de pesant de leur véritable substance... Certains de ces milieux subsistent encore, produisant leurs œuvres diverses et répandant leurs courants divergents dans notre vie littéraire, tandis que d'autres s'en sont allés comme les jours emportent les choses en cette époque où l'évolution se précipite vers quelque terme, ou vers nul terme du tout ; je ne parlerai donc que de certains des milieux littéraires que j'ai connus et dont j'ai été, sans aucun doute, influencé — et que j'ai peut-être, à mon tour, influencés quelque peu.

Ce propos ressemblera davantage à un souvenir qu'à une étude, et c'est pourquoi je commence par parler du premier milieu littéraire que j'ai connu et auquel j'ai pris part, pendant quelques années, au tout début de ce siècle... Si vous entrez à al-Azhar par la porte du Riwaq al-'Abbasi, vous trouvez l'administration d'al-Azhar — ou ce qu'on appelait alors ainsi — sur votre gauche, et le Riwaq al-'Abbasi sur votre droite, et entre ces deux bâtiments, dans ce passage étroit qui les sépare, naquit ce premier milieu littéraire, au milieu de la quatrième année de ce siècle.

Le Riwaq al-'Abbasi était, à cette époque, un lieu de rencontre pour les étudiants du savoir nouveau, azharites et non-azharites, deux fois chaque jour : ils s'y réunissaient quand le matin s'avancait, pour se regrouper autour du cheikh Sayyid al-Marsafi, écoutant de lui son commentaire de la Hamâsa certains jours de la semaine, et son commentaire du Mufasssal d'al-Zamakhsharî d'autres jours ; et ils s'y retrouvaient de nouveau après la prière du coucher du soleil, pour se regrouper autour de l'Ustadh al-Imam, écoutant de lui, certains soirs de la semaine, ses leçons de rhétorique, et d'autres soirs son commentaire du noble Coran.

Les uns et les autres se dispersaient une fois ces leçons achevées, mais un petit groupe avait fait de ce passage même, entre le Riwaq al-'Abbasi et l'administration d'al-Azhar, son lieu de séjour habituel, s'y précipitant avant que le matin ne s'avance pour attendre la leçon du professeur al-Marsafi, et s'y hâtant de nouveau après la prière de l'après-midi pour attendre la leçon de l'Ustadh al-Imam.

Ce groupe avait choisi ce passage d'abord pour sa position par rapport au Riwaq al-'Abbasi, ensuite parce qu'il lui permettait d'observer ceux qui entraient à l'administration d'al-Azhar et ceux qui en sortaient, et enfin parce que, se trouvant entre ces deux bâtiments, il était bien près d'être un lieu aristocratique et distingué, par sa seule nouveauté et sa position. Lorsque ce groupe se réunissait, il parlait de ce qu'il entendait des deux professeurs — l'un ou les deux — en termes d'admiration et de vénération, et de ce qu'il entendait des autres professeurs de droit, de grammaire, de logique et de fondements du droit, en termes de moquerie et de dérision ! Puis il commentait l'arrivée des uns et le départ des autres, et les différences entre eux d'allure, de costume et de maintien — traitant tout cela sur le mode de la critique, ou sur celui de la dérision et du scandale, sans se soucier de rien ni de personne, et sans se retenir d'aucun mot !

Il entendait du professeur al-Marsafi qu'il n'y a point de honte dans le savoir, et entendait des professeurs de droit qu'il n'y a point de honte dans la religion ; il s'établit donc dans son esprit qu'il n'y avait de honte en rien du tout, puisque rien d'autre n'avait le poids de la religion et du savoir, et qu'il avait donc le droit de se mêler de tout, et de s'en mêler exactement comme il lui plaisait ! Il entendait les deux vénérables professeurs, matin et soir, livrer une critique mordante d'al-Azhar et des azharites, et tenait donc cela pour permis à lui-même, pour un devoir même qui lui incombait, et il y persistait sans limite — jusqu'au jour où le cheikh Hasuna al-Nawawi, que Dieu ait son âme, dispersa le groupe, dans une histoire que j'ai racontée ailleurs que dans ce propos !

De ce premier milieu littéraire sortirent trois hommes que les Égyptiens de cette génération connaissent : Mahmoud Hasan al-Zinati, Ahmad Hasan al-Zayyat, et Taha Hussein.

Ce milieu entra un jour en contact avec un nouveau milieu littéraire d'une tout autre nature, qui n'était né ni à al-Azhar ni près de là, mais dans la rue Ghayt al-'Udda, où se trouvaient les bureaux d'al-Jarida, dirigés depuis sa fondation par notre vénérable maître Ahmad Lutfi

al-Sayyid Pacha.

Ce milieu fut captivé, comme le furent d'autres jeunes gens d'al-Azhar, par al-Jarida, car ce journal donnait à voir une couleur nouvelle d'expression, inconnue tant dans le conservateur al-Mu'ayyad que dans al-Liwa', qui brûlait de patriotisme, mais portait plutôt quelque chose de mesuré et de droit dans la pensée, et portait en particulier un souffle de nouveauté lorsque Lutfi al-Sayyid parlait de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire et de Jules Simon. Et l'influence de cette nouvelle couleur de pensée et d'expression sur ce milieu azharite ne fut pas moindre que celle qu'elle exerça sur les milieux laïcs des écoles supérieures, l'École de droit au premier chef.

De là les jeunes gens se mirent à rechercher le directeur d'al-Jarida, turbans et fez confondus, et son bureau devint un club littéraire où ils se retrouvaient le matin, harassant le professeur et lui donnant toute la peine du monde à chercher le moment de liberté où écrire son article ! Et ils s'y retrouvaient de nouveau lorsque le soir tombait, se parlant entre eux, parlant au directeur et l'écoutant, jusqu'à ce que le directeur eût l'idée d'organiser pour eux quelques conférences, en donnant lui-même certaines, et en faisant donner les autres par d'autres figures éminentes de la pensée et du droit de ce temps.

Et ainsi les jeunes gens montants se rencontrèrent les uns les autres, et les murs entre turbans et fez commencèrent à s'effondrer, et ils rencontrèrent les jeunes gens mûrs, les hommes d'âge et les vieillards parmi les figures éminentes de la vie égyptienne dans toutes ses branches, et un sang nouveau se mit à circuler dans une génération nouvelle d'Égyptiens.

Le siècle avait à peine avancé vers la Première Guerre mondiale que ce nouveau milieu — turbans et fez ensemble, ou plutôt ce nouveau milieu s'étant déjà donné un autre club, proche de son premier club d'al-Jarida. Ce club était installé dans cette maison même qui exerça sur la vie intellectuelle égyptienne l'influence la plus forte et la plus durable de toutes : la maison de la famille Abd al-Raziq.

Cette maison était un club au sens le plus exact et le plus moderne du mot : ses membres y trouvaient tout ce qu'ils désiraient de lettres et de savoir, de sérieux et de badinage, de politique et de société, et y trouvaient en outre une table dressée pour le déjeuner et le dîner, où venait qui le voulait — et combien le voulaient ! — et dont s'absentait qui le voulait — et combien peu le voulaient ! — et y trouvaient encore tout ce

que Dieu voulait de café et de cigarettes, et tout ce qui ressemblait au café et aux cigarettes parmi les sortes de divertissement !

Il n'y avait aucune différence entre ce club et les autres clubs modernes, sauf que ses membres ne payaient pas de cotisation. Et dans ce club, le contact entre turbans, fez et calottes se fit de la manière la plus large qu'un tel contact pût se faire ; et ainsi la nouvelle circulation sanguine gagna en force, en fécondité et en vigueur.

Dans ce club se rédigeaient les chroniques littéraires et politiques importantes d'al-Jarida, et dans ce club fut fondé l'hebdomadaire al-Sufur. Je ne sais où fut décidée la fondation d'al-Siyasa, mais je sais que l'essentiel de ce que publiait al-Siyasa, en lettres, en philosophie, en critique et en politique, se préparait dans ce club, et en sortait rédigé, ou presque rédigé, pour être publié dans le journal al-Siyasa !

Du club d'al-Jarida, et du club de la famille Abd al-Raziq, sortit toute une génération d'hommes de lettres, de savants, de professeurs, de penseurs et de ministres, qui portèrent une très grande part de la vie intellectuelle, littéraire et politique de l'Égypte pendant une trentaine d'années. Dans ces deux clubs naquit le Parti de la Nation au début du siècle, et dans le second d'entre eux naquit le Parti démocrate après la fin de la guerre, et l'idée du Parti libéral constitutionnel mûrit après l'abolition du protectorat. Et ce bref propos général ne saurait contenir l'influence, pourtant très lointaine, qu'eurent ces deux clubs sur le renouveau de l'ancienne littérature arabe, et sur l'orientation de la littérature arabe moderne.

Pourtant, le club de la famille Abd al-Raziq fut comme un grand fleuve où venaient se jeter de nombreux petits ruisseaux : parmi eux, le club des écoles supérieures ; parmi eux, ces divers milieux azharites ; parmi eux, des milieux dispersés qui s'établissaient çà et là dans certains cafés ! À Bab al-Khalq autour de Hifni Nassif, dans le quartier de notre seigneur al-Husayn autour du cheikh Sayyid al-Marsafi, et au café Matatia et dans d'autres cafés autour de Hafiz Ibrahim, qui transportait son milieu littéraire avec lui comme une tribu du désert se déplace de lieu en lieu.

Et dans les salons aristocratiques auxquels les gens ordinaires n'avaient point accès : dans le salon de la princesse Nazli Fadil, et chez Saad Zaghloul, et dans un autre salon dont le cas était un prodige, où se rencontraient Égyptiens et Orientaux des pays arabes, et quelques Européens aussi, autour d'une demoiselle dont la conversation, qu'on

l'écoutât ou qu'on lui parlât, était chère et délicieuse — le salon de « May » [Mayy Ziyada], qui se réunissait chaque mardi lorsque le jour tirait à sa fin, et ne se dispersait qu'une fois la nuit bien avancée. Son commencement, au temps où je le fréquentais, était consacré aux propos sur les lettres, l'art et le savoir, et sa fin, une fois la foule des visiteurs partie, laissait aux rares élus la lecture, la musique et le chant.

Et dans ce grand fleuve où venaient se jeter tous ces nombreux ruisseaux, se déversait encore un autre courant, devenu aujourd'hui d'une grande importance : le Comité de rédaction, de traduction et de publication, qui ne se contenta pas de propos légers, de propos sérieux et de la publication dispersée d'articles ici et là, mais tourna son activité vers la traduction, la rédaction, la publication et l'édition de journaux et de revues, et devint l'un des moyens les plus importants par lesquels notre vie intellectuelle dépassa les frontières de l'Égypte et se répandit dans toutes les régions de l'Orient, et dans toutes les classes des gens qui vivent en ces régions.

Et tel de ces petits ruisseaux mériterait seul qu'on lui consacrât un livre ; combien plus tous ensemble, se rejoignant dans ce grand fleuve, et combien plus encore d'autres fleuves et ruisseaux qui suivaient leurs propres cours séparés, indépendants et à part, jaloux à l'extrême de l'indépendance et de la séparation qu'ils avaient choisies pour eux-mêmes ?!

Il n'est pas douteux que ce qui distingue le plus la première moitié du vingtième siècle, mesurée à l'aune de notre vie intellectuelle en Égypte, est qu'elle l'a fait passer de la simplicité et de l'aisance à la complexité et à la difficulté, et a fait de la tâche de ceux qui voudraient écrire l'histoire des lettres égyptiennes l'une des tâches les plus difficiles et les plus embrouillées qui soient, et l'une des plus tortueuses !

Et pourtant, malgré cela — ou plutôt, à cause de cela — ce siècle lui a accordé une force, une richesse, une variété et une diversité qui ont rendu à la littérature arabe moderne son antique gloire, et l'ont élevée jusqu'à devenir l'une des grandes littératures du monde.